

tige de son éloquence et par les sophismes de sa philosophie, partage avec Voltaire le funeste honneur d'avoir répandu dans le même siècle toutes les erreurs, combattu toutes les vérités, légitimé tous les vices, discrédité toutes les vertus ; d'avoir affaibli et détruit la religion dans le cœur des peuples. Eh bien ! cet homme, si tristement célèbre dans les annales de l'impiété, malgré son scepticisme et ses préjugés irréligieux, n'a pu se défendre contre la lumière éclatante qui s'échappe de chaque page de l'Évangile et qui y brille. Dans un de ces instants lucides, où il rendait ordinairement hommage à ces mêmes vertus, à ces mêmes vérités qu'il s'acharnait à attaquer avec un horrible sang-froid, avec une infernale indifférence, il laissa tomber de sa plume, peut-être même de son cœur, ce magnifique témoignage en faveur de l'Évangile et de Jésus-Christ, qui en est le sujet et qui, quelque connu qu'il soit, ne sera jamais trop cité :

« J'avoue, dit-il, que la sublimité des Écritures me surprend ; que la sainteté de l'Évangile est un argument qui parle à mon cœur, et auquel j'aurais même regret de trouver quelque bonne réponse. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits près de celui-là ! se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes ? se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grâce touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation ? quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ : la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ou quelle mauvaise foi ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronique au fils de Marie ? quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, se tint aisément jusqu'au bout son personnage ; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fit autre chose qu'un simple sophiste. Il inventa, dit-on, la morale ; d'autres avant lui l'avaient mise en pratique : il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que la justice. Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie ; Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété ; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple ? du sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis est la plus douce qu'on puisse désirer ; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure ; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. Disons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir ? mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente ; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire ; il serait plus inconvenable que quatre hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul homme en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs

« juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale ; et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. (Émit. liv. IV.) »

Ainsi, pour Rousseau comme pour tout autre esprit impartial, qui lit l'Évangile avec attention, il y a deux choses qui sont certaines, manifestes, évidentes : la première, que les faits qui y sont racontés, l'enseignement qui y est contenu, le style dont il est écrit, sont si évidemment supérieurs et étrangers à la manière de penser et d'écrire des hommes, qu'ils rejettent absolument la supposition que ce livre singulier soit une invention humaine ; et conséquemment, que tout ce qui y est relaté s'est réellement exécuté selon la narration qui en est faite ; qu'au surplus, l'histoire en est sincère, authentique et véritable ; et sa simplicité même est une preuve convaincante de sa vérité. La seconde, que cette histoire est pareille au personnage qui en est le sujet ; qu'en même temps il est infiniment supérieur à l'homme. En deux mots, que l'Évangile démontre incontestablement que Jésus-Christ a véritablement vécu, parlé, agi ; qu'il est mort comme ce livre l'atteste ; et que le personnage qui a vécu, parlé, agi ; qui est mort ainsi, est à la fois l'homme et vraiment Dieu ; soit, que l'Évangile est à lui seul une démonstration rigoureuse, exacte, magnifique, indestructible de l'humanité et de la divinité de Jésus-Christ.

Mais la partie de l'histoire évangélique qui parle le plus éloquemment à l'intelligence et au cœur du lecteur, est celle où la passion et la mort du Rédempteur est exposée. Elle nous représente le Fils de l'homme qui, effrayé par sa passion, se montre assuré de son triomphe ; qui, en tenant dans sa prière le langage des plus faibles parmi les justes, montre aux plus parfaits le sentier de la vertu la plus ardue ; qui, en redoutant la mort, l'accepte avec transport ; qui, agonisant sous le fardeau de sa tristesse et de sa douleur, comme le plus faible des hommes, jette par terre d'une seule parole une cohorte de soldats, une troupe de gens armés venus pour le saisir, et guérit d'un geste, par une puissance divine, l'oreille abâtue de Malchus ; qui, garrotté comme un vil esclave, commande à ses ennemis et ménage, comme maître, la fuite à ses disciples ; qui, traîné devant les tribunaux comme un coupable sans défense, se présente et parle comme un juge tranquille ; qui, gardant un silence, par où il semble confesser sa culpabilité, fait néanmoins triompher son innocence ; qui, condamné comme coupable, force ses juges eux-mêmes à le proclamer juste ; qui, victime des passions des hommes, déjoue tous leurs plans en les faisant servir aux siens propres ; qui, endurant les tourments les plus cruels, les affronts les plus atroces, consterne ses ennemis mêmes, découvre leurs pensées les plus secrètes, arrête et dirige, quand et comme il lui plaît, leur main cruelle ; qui se laisse flageller comme un esclave, et se fait proclamer solennellement par le juge, comme roi des juifs ; qui, subissant la sentence de Pilate, le remplit d'épouvante ; qui, consentant à être crucifié, fait mettre sur la croix ses vrais titres de Messie et de Sauveur du monde ; qui, souffrant de passer pour le coupable Esau, ne cesse point d'être le béni Jacob ; qui, profondément humilié devant l'incorruptible justice du Père, dispense sa miséricorde ; qui, frappé de Dieu comme un coupable devant Dieu, lui parle avec l'assurance d'un saint, avec la confiance d'un fils ; qui, obéissant jusqu'à la mort, conserve intégralement sa souveraineté et son indépendance ; qui, souffrant comme victime sous la main qui l'immoie, prie comme pontife, intercède comme médiateur ; qui, par la bouche même où il se plaint de son abandon, promet le paradis au bon larron ; qui, paraissant mourir par suite de la condamnation d'autrui, ne meurt cependant que de la mort qu'il a choisie, au jour et à l'heure même qu'il a prédits d'avance ; qui, sujet à la mort, se montre le maître et l'arbitre suprême de sa vie ; qui, ressemblant à un coupable subissant son supplice, se présente comme un prêtre qui accomplit son sacrifice ; qui, priant afin que ceux-là mêmes qui lui donnent

la mort soient les premiers à en retirer les fruits, démontre qu'il ne meurt point par nécessité, mais qu'il succombe par amour ; qui, expirant par le supplice des esclaves, sans aide, sans soutien, au milieu d'un océan d'ignominies et de tourments, ébranle le ciel, fait trembler la terre, éclipe le soleil, déchire le voile du temple, ouvre les tombeaux, brise les rochers, et se fait reconnaître et proclamer le vrai Fils de Dieu par un peuple repentant, par ses bourreaux confus, au milieu des cris de la consternation et du repentir. De telle sorte que la passion du Seigneur, période la plus humiliante de son histoire, en devient l'épisode le plus magnifique et le plus glorieux. Jésus-Christ s'y montre faible et tout-puissant, traité comme fou et admiré comme sage, patient et terrible, avili et sublime, prisonnier et libre, esclave et maître, accusé et juge, sujet et souverain, descendant jusqu'au dernier degré de la souffrance, de la douleur, de l'ignominie, de l'abaissement et du mépris auquel un homme puisse être réduit, et entouré des preuves les plus lumineuses de la sagesse, de la puissance, de la liberté et de la gloire de Dieu.

Remarquons que toutes ces circonstances, si contradictoires, si disparates, rapportées par quatre historiens différents d'un même personnage, n'ont pu certainement être inventées par eux, puisque des événements aussi extraordinaires, aussi insolites, aussi supérieurs à tout ce dont l'humanité est capable, n'auraient jamais pu tomber sous la conception humaine. Il était impossible à l'esprit de l'homme de concevoir l'idée de représenter un même personnage sous des aspects si variés, sous des couleurs si différentes, et humainement impossibles à imaginer, à supposer, à concilier et à confondre. L'histoire de la passion n'est donc que l'expression sincère et fidèle de faits réellement arrivés. Jésus-Christ a vraiment souffert, il est mort comme les évangélistes l'attestent. Mais les circonstances, que ces écrivains sacrés mentionnent comme intervenus à la passion et à la mort de leur divin maître, démontrent mieux qu'il est vrai homme et vrai Dieu, que sa vie tout entière ; il ne saurait donc y avoir rien de plus convenable, de plus important aujourd'hui, où tant de missionnaires de l'enfer travaillent à détruire parmi les chrétiens les dogmes de l'humanité et de la divinité de Jésus-Christ, que d'expliquer verbalement et par écrit les mystères, les actes, la doctrine, la vie de Jésus-Christ, selon qu'ils sont racontés dans l'Évangile, et en particulier, le grand et sublime mystère de sa passion et de sa mort, où il a paru comme le plus faible et le plus humble des hommes, en se montrant évidemment un Dieu.

D'ailleurs, la passion de Jésus-Christ nous démontre clairement la puissance de Dieu, qui, par un moyen si nouveau et si méprisable, bouleverse tout, triomphe de tout ; sa libéralité, qui donne son Fils même au monde ; sa miséricorde, qui abandonne ce Fils chéri à la mort, afin de donner la vie à ses ennemis ; sa justice, qui n'épargne point son propre Fils, en le voyant couvert de la dépuille du péché ; sa sagesse, qui a fait servir les humiliations et les tourments du Rédempteur à le faire mieux connaître, adorer, servir et aimer. Enfin, ce grand et profond mystère nous manifeste plus que tout autre, et nous prêche plus hautement le prix de l'immortalité de l'âme, puisque Dieu a tout fait pour la sauver ; l'horreur et la malice du péché, puisque, pour en obtenir le pardon, la mort et la passion d'un Dieu fut nécessaire ; l'éternité des peines, puisqu'un mystère aussi élevé n'aurait jamais en lieu pour sauver l'homme de châtiments passagers et purement temporels.

De là vient que saint Paul protestait ne vouloir d'autre académie que Jérusalem, d'autre école que le calvaire, d'autre chaire que la croix, d'autre maître que Jésus-Christ crucifié, d'autre livre que son côté ouvert, d'autre science, d'autre philosophie, que celle qui est contenue dans l'histoire de la passion et de la mort de Jésus-Christ : *Nihil arbitratus sum*, etc.

Nous entretenions notre esprit de ces idées, lorsqu'au mois d'août 1840, à défaut du prédicateur du carême pour l'année suivante dans l'insigne basilique de Saint-Pierre du Vatican, nous fûmes

chargé de le remplacer dans cette honorable fonction. Quoique, dès le début de notre carrière ecclésiastique, nous nous fussions exercé au ministère de la parole, n'ayant jamais eu de goût cependant pour la prédication quadragesimale telle qu'elle se pratique en Italie, nous n'avions point songé à nous y former. Nous manquions par là même d'un cours de prédications quadragesimales tel qu'on l'exige particulièrement pour Saint-Pierre. En second lieu, n'ayant jamais prêché tous les jours pendant un carême, rien ne nous assurait que nos forces physiques pussent suffire à un semblable travail. Nous regardions comme une témérité et une imprudence d'accepter cette charge à l'âge de 48 ans où nous étions parvenu. Nous ne manquâmes pas de faire valoir ces deux raisons pour nous dégager de l'invitation qui nous était faite. Mais la liberté de prendre le repos que nous voudrions nous ayant été laissée (repos dont nous n'avons pas disposé, Dieu nous ayant soutenu, la durée de chaque prédication ayant été abandonnée aussi à notre volonté, nous fûmes obligé de vaincre notre répugnance et d'accepter une invitation aussi imposante d'un côté, qu'elle était gracieuse et honorable de l'autre. Cette circonstance nous détermina à réaliser l'idée que nous avions dans l'esprit, d'un cours de sermons pour la passion de Notre-Seigneur. Malgré la brièveté du temps qui nous était accordé pour disposer une matière aussi vaste et aussi importante, nous réussîmes à ébaucher, plutôt qu'à composer, trente-trois discours sur ce grand acte de la puissance, de la sagesse et de l'amour de Dieu pour le salut de l'homme.

Bien que ces discours se ressentissent fortement de la promptitude avec laquelle ils furent rédigés, néanmoins la nouveauté même de la pensée et la nature du sujet le plus grave, le plus intéressant et en même temps le plus touchant et le plus tendre de tous ceux qu'un orateur chrétien puisse aborder, contribuèrent sans doute plus que les efforts et le mérite d'un misérable orateur, à les faire apprécier ; il faut y ajouter par-dessus tout les bénédictions données à cette entreprise par ce bon Jésus en l'honneur de qui ils furent annoncés. Leur succès dépassa de beaucoup nos espérances et celles d'autrui, et l'on ne cessa dès lors de nous en demander instamment l'impression. Mais, soit parce que ces compositions étaient encore informes et incorrectes ; soit parce que, après ce premier cours quadragesimal, nous nous vîmes chargé d'en prêcher d'autres dans la même vénérable basilique, nous nous conçûmes le dessein d'expliquer successivement tout l'Évangile dont la passion forme le dernier trait. Nous nous étions donc toujours refusé à l'impression de ce premier cours, vu que nous voulions le donner le dernier. Autant que nos nombreuses occupations ont pu le permettre, nous nous sommes dès-lors occupé à classer ces discours dans un ordre meilleur, à y faire les retranchements et les additions nécessaires afin qu'ils pussent paraître un jour avec moins de défauts qu'ils n'en avaient dans le principe. Nous n'avons pas laissé cependant que d'écrire les autres cours tirés du même Évangile : tels que les sermons sur les miracles du Sauveur, prêchés en 1843 et imprimés la même année ; les sermons sur les paraboles évangéliques prêchés en l'année 1846 et prêts pour l'impression ; les sermons sur le discours de la montagne et les autres instructions du Sauveur que nous devions prêcher en 1847.

Pour ce qui est de ce dernier cours, nous n'avons guère pu que le concevoir. Il a plu à Dieu, vers la fin d'avril dernier, de nous éprouver par un malheur qui nous a mis à même d'exercer cette patience et cette résignation devant les dispositions amoureuses de Dieu, que nous avions prêchée aux autres ; nous avons été contraint de passer huit mois sans pouvoir ni écrire ni travailler.

Néanmoins, nous proposant de prêcher l'année prochaine, 1848, sur les discours du Seigneur, si ce même Dieu, béni soit son nom, nous donne la vie et la santé ; nous avons dû, pour la prédication de cette année, à la demande d'un grand nombre de nos auditeurs, mettre en usage les discours sur la passion que nous tenions prêts pour l'impression ; et